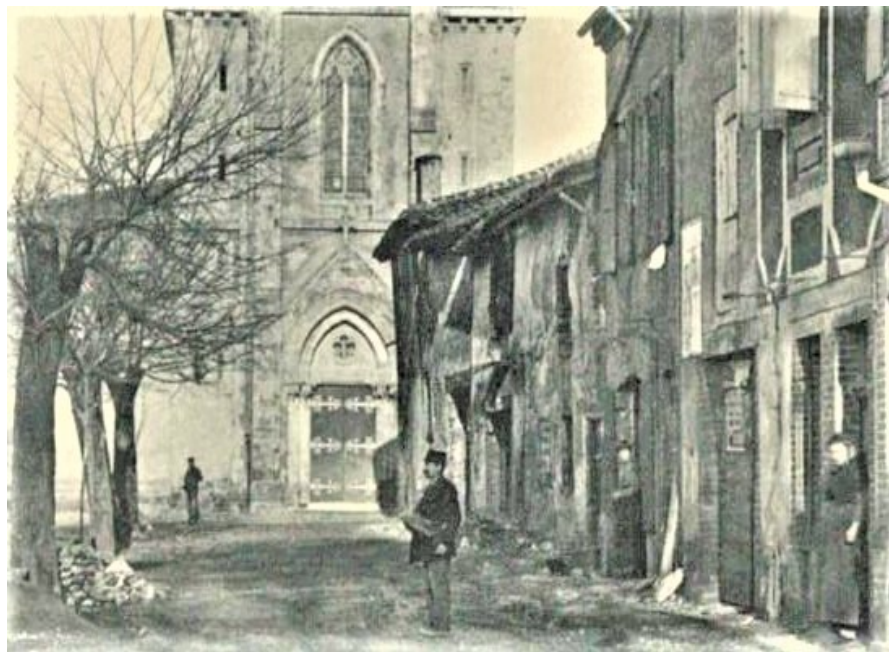




## Autrescòps...

### « Autrefois à Villefranche »...

#### L'ÉPICERIE, LA FORGE, LES POMPIERS ET LE MÉDECIN.



La place de l'église, côté épicerie, avant l'incendie de 1929.

Ce titre, un peu étonnant, ne fait pas référence à une fable de La Fontaine. Il concerne, en plein cœur de Villefranche, tout un pâté de maisons, en cours de restauration, pour créer « l'Espace Hippocrate » réservé aux personnels de santé. Les anciens Villefranchois se souviennent de la destination de ce groupe de maisons. 2 personnes en particulier, très familières de ces lieux, ravies que ces maisons deviennent, un lieu important pour les Villefranchois, ont tenu à voir les transformations des bâtiments qui vont devenir « espace de santé » et nous racontent leurs souvenirs.



Le forgeron travaille le fer rougi



Benjamin et Maria Bousquet

Colette Téqui née Bousquet se souvient : « C'était la maison de mes grands-parents, Benjamin et Maria Bousquet et de ma tante Élise. Je revois les lieux avec émotion et nostalgie. Je venais y passer les vacances dans les années 1940/1950. Mon grand-père forgeron, allumait le feu de la forge très tôt le matin. Ses coups de marteau sur l'enclume, me réveillaient aux aurores. J'étais fière d'aider mon grand-père, quand il me permettait d'actionner le gros soufflet de la forge pour activer le feu. J'aimais le regarder travailler...



Le soufflet de la forge

Il puisait de l'eau dans le puits intérieur, encore actuellement visible, pour rafraîchir le fer rougi qu'il venait de façonner. L'eau de ce puits servait aussi pour la maison, pour la cuisine, la vaisselle, la toilette et le nettoyage... En l'absence de circuit d'eau de la ville, c'était un luxe non négligeable de posséder un puits particulier, à l'intérieur de la maison. Certaines demeures en étaient dotées, évitant aux habitants, la corvée de l'eau et de devoir aller, par tous les temps, remplir leur seau aux puits du village. « À l'arrière de la forge, se trouvait « le travail » portique nécessaire pour immobiliser et ferrer les boeufs ». Ces bêtes de somme apportaient une aide énorme aux paysans. On leur mettait un joug pour les atteler par deux et on profitait de leur double force puissante pour faire de lourds charrois, tracter des charrettes remplies de fourrage, de sacs de blé, de comportes de raisins durant les vendanges et pour tirer la charrue, la herse, lors des labours. Il fallait ménager leurs sabots pendant ces travaux pénibles et donc, comme aux chevaux, on leur posait des fers. « La forge a fonctionné jusqu'en 1950 ».



Le forgeron va ferrer un boeuf .

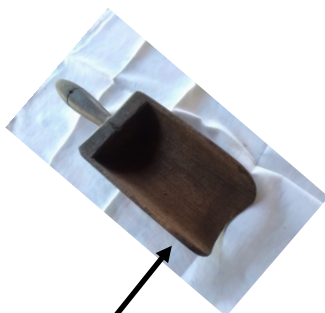
Colette se remémore sa grand-mère Maria qui, avec son mari Benjamin, avaient reconstruit le magasin en 1930, après l'incendie qui avait fait de gros dégâts, dans ce quartier, en décembre 1929. Elle tenait l'épicerie avec sa fille Élise. « Je les revois, dans le magasin, actionnant la pompe qui surmontait la grande barrique d'huile d'arachide pour remplir cette bouteille en verre

d'un litre, que les clients leur apportaient régulièrement. Elles tournaient aussi la grande manivelle du moulin à poivre pour écraser les grains en fine mouture odorante et celle de la râpe à fromage pour obtenir du râpé très frais qu'elles emballaient dans du papier sulfurisé. Il y avait aussi à proximité ce grand bidon gris, surmonté d'un lourd couvercle qui contenait les grains de café et permettait de conserver leur arôme puissant. Elles y puisaient les grains avec une petite pelle métallique, et remplissaient des sachets en papier kraft, rouges ou jaunes ou de couleur orange selon le format souhaité (250 ou 500 gr) qu'elles posaient sur la balance Roberval pour faire bon poids. Le fonctionnement d'une épicerie de l'époque était écologique avant l'heure ! Vente au détail, pas de plastique, bouteilles verre consignées, emballage papier etc...!



Moulin à poivre de l'épicerie

La pompe à huile et la râpe à fromage



La pelle en bois de l'épicerie, pour servir le sel



Balance Roberval et le moulin à café d'Élise



Les sacs à café d'époque, rouges ou jaunes pour 250gr

et couleur orange pour 500gr.



La louche trouée pour les olives, de l'épicerie

J'ai conservé précieusement cette grande louche en bois, percée de gros trous qui trempait dans la saumure du baril. Ma grand-mère ou ma tante puisaient les olives vertes et les vendaient au détail, tout comme les légumes secs : pois, pois cassés, pois chiches, lentilles, haricots secs, sel etc... L'épicerie était remplie de tout un mélange

d'odeurs très particulières qui me reviennent en mémoire, à leur seule évocation. On y trouvait des tas de marchandises diverses, bien rangées sur les étagères: des produits alimentaires, du fromage, du savon de Marseille, de la vaisselle, du fil, du coton, des aiguilles, des sandales d'été, des charentaises, des cahiers, des sachets de semences etc... L'épicerie vendait aussi « Le Farn libre », le dimanche, après la messe. Beaucoup de leurs clientes, habitant la campagne, venaient, seulement à ce moment-là, acheter les produits de première nécessité ».

Claudette Fabrès, qui habitait en face, en 1950/1960 garde des souvenirs plus « sucrés » de cette boutique. Elle explique comment cette épicerie « chez La Cate » était un monument incontournable pour les enfants de l'époque. « Derrière la vitrine, je me souviens de toutes ces friandises colorées, destinées aux gamins qui s'étaient à portée des petites mains, dans leurs diverses boîtes, sur la grande table recouverte de formica: fraises, caramels, carambars, malabars, rouleaux de réglisse, têtes de nègre, tube de coco, cigarettes en chocolat, sucres d'orge, sifflets, chiques, boules de chewing-gum, sucettes, malakoff, surprises, petites bouteilles en chocolat remplies de sirop alcoolisé etc... qui coûtaient 5 ou 10 centimes de francs/pièce. C'était très tentant ! Les garçons plus roublards que les filles, avaient mis au point un stratagème pour avoir des gourmandises à bon compte ! Ils venaient à deux, faire leurs emplettes chez « Maria de La Cate », (c'était son surnom et à l'époque, chaque villageois avait un sobriquet). Pendant que l'un des gamins tenait conversation à la marchande, pour détourner son attention, l'autre subtilisait quelques sucreries.



L'épicière n'était pas dupe et laissait faire généreusement. Mais un jour, pour des raisons officielles d'hygiène, Élise Bousquet a mis toutes ces denrées colorées et sucrées dans des bocaux de verre fermés par un couvercle rouge, à la grande déception des garnements... Zut ! Finies les bonnes affaires!... » Ces anecdotes, ces souvenirs restent bien gravés dans la mémoire de beaucoup de jeunes Villefranchois de l'époque qui ont bien grandi maintenant mais qui prennent un réel plaisir à raconter leurs exploits passés.



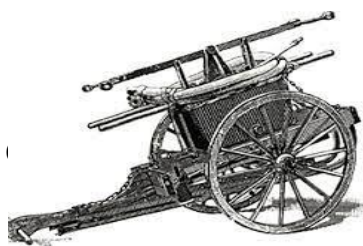
Au début des années 1980, la petite épicerie a été fermée. Après le décès d'Élise, les bâtiments ont été vendus en 1986. Brigitte et Alain Bardy sont devenus propriétaires et ont transformé la maison.



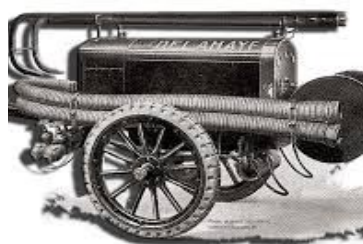
À côté de la maison d'Élise, se trouvait la grande remise de la section des pompiers volontaires, bénévoles de Villefranche dont Mr Georges Norbert, compagnon charpentier et Lucien Villeneuve, forgeron ajusteur monteur, ont été les 2 derniers « chefs de corps ». Déjà en 1901, des pompiers étaient présents dans le village. Dans les délibérations du conseil municipal, on évoque la démolition du hangar de la pompe à incendie, situé devant la mairie. Dans les années 1922, 1930, 1940 le remplacement ou l'entretien de la pompe à incendie et l'achat de matériel ont souvent posé problème au conseil municipal. En 1944, le Préfet a demandé la création à Villefranche, d'un corps de sapeurs-pompiers. En 1950, la moto-pompe pour incendie,

Les bocaux de confiseries

récemment achetée, pouvait avoir un débit de 30 m<sup>3</sup>/heure. En 1953, sur l'emplacement de la maison Escafre, située place de l'église, le conseil municipal envisage la création d'un lavoir. Cette année-là voit également, l'achat d'une grande échelle, de pelles, de tuyaux, d'une lance, de bottes, de haches etc... Pour entreposer tout ce matériel, un local proposé près de la gare désaffectée, est jugé trop éloigné. Finalement, à la place du futur lavoir, un bâtiment réservé aux pompiers, est alors construit, en face de l'église. Dans cet espace, seront stockés les casques portant le nom de chaque



Pompe à bras des pompiers



Moto-pompe des pompiers

pompier ( N Barthez, C Berthomieu, A Cambie, J Combes, R Fabrics, R Gasser, R Maraval, J-M Rabaud, entre autres ), les matériels, seaux, pelles, haches, tuyaux en cuir, lance en cuivre, les échelles, la pompe à bras puis la moto-pompe qui permettaient d'intervenir rapidement et localement, en cas d'incendie. Alimentées par un point d'eau à proximité ou par un réservoir rempli en faisant la chaîne, avec des seaux pleins d'eau, on actionnait les leviers pour lancer l'eau sur le foyer avec un peu de pression. Nos pompiers disposaient de moyens restreints, assez rudimentaires par rapport à ceux de maintenant. Mais, très dévoués, ils faisaient l'impossible pour venir en aide aux sinistrés. Solidarité oblige, les hommes valides du village se joignaient à eux devant l'urgence et leur prêtaient main forte pour combattre les incendies qui causaient de lourds dommages. Ces pompiers bénévoles ne s'occupaient ni des blessés, ni des accidentés, ni des malades. C'était le médecin, disponible 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7, qui les prenait en charge. En 1956, le « corps des sapeurs-pompiers » de Villefranche est devenu « Centre de Secours ». Pour être vraiment efficace, il aurait fallu investir dans du gros matériel : camion-citerne, tuyaux, vestes de cuir etc... Mais les subventions et le financement important et nécessaire à la mise en oeuvre, n'ont pas suivi. Le Centre de secours de Villefranche n'a pas eu les moyens de fonctionner et les pompiers ont cessé leur activité.



Lance en cuivre

En 1964, toujours dans ce secteur, un bâtiment regroupant les toilettes publiques et le local des douches municipales a été construit. Les salles de bains étaient assez rares dans les habitations. Paulette Mary, employée municipale, assurait les permanences, une ou deux fois par semaine, pour permettre à ceux qui le souhaitaient de faire une toilette plus approfondie. À l'avant des toilettes et à l'arrière du puits toujours présent, une maison ancienne et imposante, appartenant à la famille Puel Clermont-Pezous, occupait l'espace. Elle a été démolie en 1985/1986.



La maison Clermont

Plus tard, vers 2011, ce côté-là a, lui aussi, été revu, les toilettes ont été déplacées et la salle « Jean-Luc Chazottes » a été créée. Mais, désormais, tout ce pâté de maisons va connaître une nouvelle vie. « L'espace Hippocrate » va prendre le relais. Ces locaux destinés aux professionnels de santé sont opérationnels depuis peu. Clin d'oeil de l'histoire : au Moyen-Âge, donc bien avant l'épicerie, des petites rues très étroites et des passages couverts desservaient ce quartier très ancien de La Bastide. De larges pavés encore visibles dans le patio, en témoignent. D'après les archives et les plans de 1750, le premier étage de l'espace Hippocrate d'aujourd'hui, était occupé par un chirurgien le Dr Puel. Il était l'ancêtre d'une famille de médecins, longtemps influente au village. Il soignait là ses patients et les opérait si besoin. Les locaux retrouvent ainsi leur destination première, quelques 250 ans après. La boucle est bouclée !